

Les livres comme les maisons sont faits de pierres sauvages.

Au début, un sous-sol entouré de livres, une table d'architecte, un soupirail. Puis une ancienne blanchisserie dans une cour pavée; une minuscule boutique aux volets peints. Un Seuil, accueillant à l'ombre de son arbre. Désormais, c'est un pont, tout neuf. En quinze ans, l'histoire de la maison ressemble à un précis d'architecture légèrement foutraque. Le sous-sol est une maison dont l'architecture se redessine sans cesse. Rien n'était prévu : les auteurs et autrices à leur arrivée ont modelé la maison, en ont repoussé les murs, agrandi le terrain. On se souvient de la cabane d'écriture de Deborah Levy, des bars de Laura Vazquez, du château qui brûle et de la cuisine d'Adèle Yon, du motel de Gay Talese, des squats de Mariana Enriquez... Pour ces quinze ans du sous-sol, en cette rentrée, deux livres font signe à cette architecture cachée. "Il n'existe pas d'architecture parfaite, sans faille ni zone d'ombre. Personne n'en est capable", lit-on dans *La Maison d'été* de Masashi Matsue, roman d'apprentissage d'un architecte Tōru Sakanishi auprès du maître Shunsuke Murai. Au pied du volcan Asama en ébullition, se compose un livre où nature et dessin se répondent. *Le Livre des souterrains* est le titre de ce grand roman qu'a écrit Phœbe Hadjimarkos Clarke. Comme si par ce titre elle partait en expédition dans les sous-sols, installait des escaliers à la Piranèse pour plonger plus profond – souterrain, *underground* comme l'est son écriture. À la fin d'une lecture si éblouissante, on pense à la phrase des *Carnets du sous-sol* au fronton de notre maison : "Laissez-nous seuls, sans les livres, et nous serons perdus, abandonnés, nous ne saurons pas à quoi nous accrocher, à quoi nous retenir; quoi aimer, quoi haïr, quoi respecter, quoi mépriser?"

Phœbe Hadjimarkos Clarke

Le livre des souterrains



Éditions du sous-sol

Après son prix Inter reçu en 2024 pour *Aliène*, Phœbe Hadjimarkos Clarke revient avec le grand roman de nos incertitudes contemporaines. *Débridé, génial, revigorant*, *Le Livre des souterrains* confirme qu'elle se tient à l'avant-poste de la littérature.

Ithel Colquhoun, *Alcopce*, 1946, © Noise Abatement Society © Samaritans © Spire Healthcare Limited.

Entretien

Comment est né le projet du *Livre des souterrains* ?

Comme pour mes deux précédents romans, le point de départ, le premier point de départ devrais-je dire, est une vision. Et en réalité, ici, il s'est agi de deux visions distinctes. Celle du personnage qui allait devenir Hyacinthe vagabondant dans une ville vide qui s'étagent en différents espaces, et se heurtant à un mur, un grand rempart encerclant la cité. Et la vision d'une femme vieillissante devenant kleptomane par révolte. J'ai d'abord déroulé ces deux récits dans ma tête en parallèle avant de comprendre qu'ils racontaient la même chose, qu'ils soulevaient des questions semblables ou identiques, et que ces questions, il fallait les ouvrir, les décortiquer, les déssoser ensemble. Et donc que ces deux récits s'appartaient l'un à l'autre et qu'ils devaient coexister dans le même livre et se confondre.

Comme pour *Aliène*, un aspect physiologique du personnage détermine la narration, pour l'un l'œil borgne de Fauvel change la focale, ici l'arrivée de la ménopause et les règles abondantes placent le personnage dans un vertige, et efface peu à peu la frontière entre fiction et réalité.

Il me semble évident que tout part toujours du corps. Là où le récit prend forme, c'est depuis un corps se mouvant, évoluant dans le monde, pensant et se pensant dans le monde. Mais les corps ne sont jamais neutres, et ce que vient faire le récit, c'est raconter aussi comment, pourquoi ce corps-là agit et est agi d'une certaine façon, pourquoi il

est ici plutôt qu'ailleurs. Et dans un deuxième temps, dans *Aliène* comme dans *Le Livre des souterrains*, ces corps-là se rebellent contre l'assignation qui leur est faite. L'assignation se révèle précisément dans la blessure, le boursellement, c'est-à-dire la déviation du cours normal des choses. Et c'est donc tout à fait logiquement que cette déviation devient le moteur premier du récit.

Le livre a une construction savante, mais comme toute bonne mécanique elle ne se voit pas, ce côté gigogne ajoute une profondeur au livre et un vertige. Quel était l'ambition dans cette façon de mêler à la fois les registres et les modes de narration ?

Je crois que le goût pour les récits enchâssés me vient de mon affection pour la littérature gothique qui en fait un usage immodéré. C'est à la fois une façon de faire jouer une forme de concurrence et donc de tension entre les différents récits, mais aussi, paradoxalement, de mettre en valeur une unité narrative, de créer un monde clos, refermé sur lui-même, encadré dans un nid de fiction supplémentaire – microcosme qui est de toute façon toujours celui de la fiction. Mais l'utilisation de ce procédé n'était pas simplement un hommage, il me paraissait être aussi une nécessité pour parler de notre moment historique ayant digéré jusqu'à la postmodernité, où les récits se multiplient, se contredisent, se croisent, forment un réel bigarré et incohérent dans lequel il faut pourtant réussir à se tracer une voie. C'était une deuxième façon, plus indirecte, de mettre en jeu la question de la technocritique qui traverse également le roman : que faire du pullulement de vérités (et donc de récits) proposées par les écrans qui nous accompagnent partout et tout le temps ?

RELATIONS PRESSE :
Géraldine Ghislain
06 23 53 26 48 /
geraldine.ghislain@julliard.fr

RELATIONS LIBRAIRES :
Bureau Virginie Migeotte
Kattel Daveau
06 20 53 77 90
kdkdaveau@gmail.com

20/08/2026

LE LIVRE DES SOUTERRAINS

Le livre que nous tenons entre nos mains s'ouvre par une introduction écrite dans une langue docte : une commissaire d'exposition y présente le journal retrouvé d'une artiste contemporaine, Marie Marzouk, dont l'ultime performance, lors d'une biennale dans une ville à la frontière entre l'Allemagne et la France, s'est terminée par sa disparition inexpliquée.

Le journal. Nous sommes en juin 2030, dans un pays à peine plus dérégulé que le nôtre, sinon toujours plus chaud et toujours plus réactionnaire. On l'accompagne au jour le jour les errances de Marie Marzouk, jusqu'à sa disparition finale. Page après page, on découvre une artiste vieillissante, qui s'est progressivement retirée de la scène créative. La cinquantaine approchant, elle fait l'expérience, au-delà de sa pratique professionnelle, de son invisibilisation dans



SORTIE: 20/08/2026
ISBN: 978-2-38663-011-8
PRIX: 21,50 euros

Assistés de
Io Paula de la Vega Rosales
01 53 67 14 45 /
iopaula.delavegarosales@julliard.fr

DIFFUSION / DISTRIBUTION :
Interforum
COMMERCIAL :
Stéphanie Gautheret
01 44 08 84 18 /
stephanie.gautheret@julliard.fr

ADRESSE MAIL :
contact@editions-du-sous-sol.com
22, rue du Pont-Neuf,
75001 Paris

On retrouve comme dans tes autres textes un lien à l'archaïsme dans la langue, ici placé dans les feuillets retrouvés du roman, et des motifs du médiéval, celui du sang de l'oise sur la neige et du vertige de Perceval qu'on retrouve aussi chez Giono. D'où te vient ce goût ?

Il me semble que l'apparition de la littérature gothique correspond à un moment de bouleversement politique et social puissant à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Cette littérature est allée puiser dans le grotesque et le mystère médiéval des outils pour dire le monde moderne, pour le critiquer et briser ses tabous. La littérature gothique et plus largement le romantisme explorent la tension entre un fond culturel commun solide et une aspiration révolutionnaire. Je crois que nous sommes à une croisée des chemins similaires. Il ne s'agit pas de simplement citer ces tendances artistiques, qu'elles soient médiévales ou romantiques, mais de les réactiver à nouveaux frais, de les ressusciter, dans la droite ligne gothique : la littérature est de toute façon une créature monstreuse faite de bouts de cadavres. L'exemple des taches de sang sur la neige est intéressant car il est archétypal, mais ce qu'en fait Giono, par exemple, dépasse largement l'archétype, et c'est ce qu'il m'intéresse de faire également, non pas de répéter et de reproduire des soi-disant archétypes de façon stérile mais de les dérégler, de les disséquer, de les reconstruire pour qu'ils disent quelque chose de notre monde, de sa beauté et de son danger, et de mes personnages aussi. C'est une manière d'honorer le caractère de cadavre vivant de la littérature, de marquer le fait que le langage et les récits n'apparaissent jamais ex-nihilo.

Le livre se déroule dans un après-déjà, on ne peut pas dire un "futur" mais, simplement comme dans *Aliène*, une version un peu plus avancée du contemporain, plus extrême mais qu'à peine. Comment considères-tu ce léger décalage dans le temps pour ta fiction ?

Je crois que c'est simplement une manière d'affirmer qu'on se situe bien dans la fiction, mais dans une fiction qui pourrait à tout moment se convertir en une espèce de réalité. On n'est pas loin de basculer dans ce récit-là, plus inhumain, plus violent pour les corps dont on estime qu'ils sont superflus ou indésirables. D'ailleurs tout, dans le roman, oscille en permanence entre la réalité, la fiction, et leurs définitions. C'est le moteur du récit : savoir ce qui est vrai ou non. Et à bien des égards, cela me semble être le noeud qui définit notre époque.

L'une des forces du roman est aussi l'affirmation d'une figure centrale qui dans la littérature, ou dans la société, a tendance à être reléguée au second plan, la femme de 50 ans, et son corps, les règles.

Où, la femme ménopausée ou périmenopausée est une figure à la fois monstreuse, et paradoxalement, invisible, alors qu'elle représente une proportion très importante de la population mondiale, et le destin de la moitié de l'humanité. Les personnes qui vivent la ménopause actent encore souvent leur exclusion de l'identité féminine dominante, ce qui me paraît absolument fascinant. C'est avec cette exclusion que joue Marie Marzouk, le personnage principal, en décidant de la revendiquer. La périmenopausée, qui est la période que traverse Marie Marzouk dans le roman,

LA RENTRÉE DES ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Éditions du sous-sol

www.editions-du-sous-sol.com

Août 2026

Littérature française/Roman

Dès lors, un court roman va se distiller entre les pages du journal de Marie Marzouk, narrateur la fable d'une cité assiégée dont l'ennemi ne se montre pas. Dans une langue teintée d'archaïsme et d'ultracontemporain, on y suit Hyacinthe, personnage qui a décidé de rester sur les lieux et prendre soin d'une volée d'oiseaux.

Le journal et le roman vont imperceptiblement se mêler, les limites entre la fiction et la réalité s'estompent, et, à travers le monologue d'une artiste perdue entre deux mondes, les temps et les genres s'amalgament – et dessinent une traversée des frontières permanente.



Phœbe Hadjimarkos Clarke

Phoebe Hadjimarkos Clarke est traductrice de profession. Elle a publié un premier roman, *Tabor*, aux éditions du Sabot en 2021. Lauréate du prix Inter pour son deuxième roman *Aliène* (Éditions du sous-sol, 2024), elle trace loin des sentiers battus, un chemin de contrebande, singulier et vivant.

me semble être un moment particulièrement intéressant car il est trouble, c'est une expérience du trouble, c'est une oscillation qui dure des années et qui malgré les avancées du féminisme continue à être reléguée dans une sorte d'arrière-monde. Ce sont des corps, des manières d'habiter les corps et la terre, d'être en société, qui ne sont pas seulement invisibles mais qui sont activement invisibilisés y compris par les premières intéressées, rendues honteuses, taboues, maudites. Une frontière que personne n'a envie d'être vu en train de franchir, que l'on ne franchit que par effraction. Pourquoi ?

L'autre motif est celui de la disparition, et de ce qui se dérobo, qui est dérobo, la cleptomanie comme façon de saboter légèrement le monde. On trouve comme dans ce roman, l'idée d'un anarchisme de petites entorses. Et aussi quelque chose de la conjuration.

Comme je l'ai mentionné plus haut, la question de la technologie m'a aussi énormément préoccupé pendant l'écriture du roman. La façon dont les technologies dominantes et les usages que nous en faisons se sont immiscées dans nos gestes les plus intimes, dans nos corps et nos façons d'habiter nos corps, et paradoxalement, invisible, alors qu'elle représente une proportion très importante de la population mondiale, et le destin de la moitié de l'humanité. Les personnes qui vivent la ménopause actent encore souvent leur exclusion de l'identité féminine dominante, ce qui me paraît absolument fascinant. C'est avec cette exclusion que joue Marie Marzouk, le personnage principal, en décidant de la revendiquer. La périmenopausée, qui est la période que traverse Marie Marzouk dans le roman,

rituel, de la magie, et même d'une pensée magique – c'est qu'il ne faut pas oublier que les moyens de vraiment renverser cet ordre demanderont davantage que des micro-sabotages individuels.

Pourrait-on à propos de ce roman parler d'un livre des déréglés ?

Et même du désordre, du débordement. Le sang déborde, les hormones débordent, Marie Marzouk déborde de tous les rôles qu'elle a bien voulu jouer jusqu'à présent, qu'elle a bien voulu performer (car elle est artiste performeuse). Les plantes débordent dans la ville, les vivants débordent chez les morts et inversement. Les limites des récits, des corps, des identités, des temps, des âges, des mondes et des typographies s'infiltrèrent les uns dans les autres, refusent de rester à la place qu'on leur a assignée.

Parait également à la rentrée un dialogue par lettres avec Alice Zeniter, peux-tu nous en dire un mot ?

Alice Zeniter et moi-même avons été invitées par le média *La Disparition* à correspondre pendant six mois autour de la question de l'anti-sexisme dans le contexte de *backlash* et de recul des droits des femmes et des minorités de genre partout dans le monde. S'en est suivi un échange autour du féminisme tel que nous le pensons et tel que nous le vivons. Nous avons parlé de nos lectures, d'amour, d'enfance et d'épilation, de colère et de violence, de masculinisme et de musique des années 2000. C'était un privilège un peu dément de pouvoir échanger avec une écrivaine dont on admire l'œuvre, et cette correspondance m'a absolument passionnée. J'espère qu'elle passionnera aussi les lecteurs et les lectrices du recueil qui paraîtra en octobre chez La Déferlante.

27/08/2026

Littérature étrangère/Roman

LA MAISON D'ÉTÉ

Tokyo, début des années 1980. Le jeune apprenti architecte Tōru Sakanishi intègre miraculeusement la prestigieuse agence Murai, une petite agence d'architecture fondée par le brillant et discret Shunsuke Murai, disciple de Frank Lloyd Wright. Narrateur sensible et observateur, Tōru est captivé par la qualité artistique et le soin apporté à chaque projet.

À l'approche de l'été, l'agence quitte Tokyo, comme à son habitude, pour Kita-Asama, un village situé au pied du volcan Asama, alors en ébullition. Là, cette petite équipe d'architectes, dont deux jeunes femmes pour lesquelles Tōru éprouve une attirance maladroitement, travaille assidûment à un appel d'offres pour la conception d'une bibliothèque nationale à Tokyo.



SORTIE: 27/08/2026
ISBN: 978-2-36468-985-5
PRIX: 25 euros

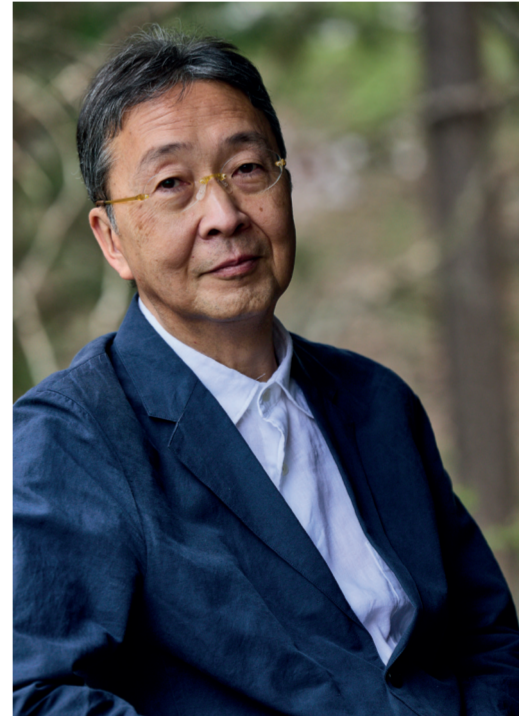
FORMAT: 140/205 mm
PAGINATION: 448 pages
DOMAINE: Littérature étrangère/Roman

envahie. N'avait-il pas peur de se perdre ?

Peu importe l'épaisseur de la brume, elle finissait toujours par se dissiper, s'évanouissant sans laisser aucune trace une fois le soleil levé. Les oiseaux recommençaient alors à chanter, comme si de rien n'était. Le maître n'allait pas tarder à rentrer. Et dans une heure environ, les autres membres de l'équipe commenceraient à se réveiller.

L'agence d'architecture Murai était blottie dans une ruelle discrète, facile à manquer, du quartier résidentiel de Kita-Aoyama. C'était un bâtiment en béton, doté de trois places de stationnement sous l'avant. Chaque année, de la fin juillet à la mi-septembre, le bureau de Kita-Aoyama entrait dans une sorte d'hibernation. Ses activités étaient transférées dans la Maison d'été, située dans le village d'Aoguri, une ancienne station balnéaire de la région de Kita-Asama.

Dès que les préparatifs pour le déménagement commençaient, l'agence devenait une véritable ruche. Les réunions, pour discuter des questions en suspens dans



Masashi Matsue

Masashi Matsue a débuté sa carrière littéraire comme éditeur de fiction aux Éditions Shinchosha, où il a collaboré avec des auteurs tels que Yoko Ogawa, Banana Yoshimoto et Haruki Murakami, et a fondé Shincho Crest Books, une maison d'édition spécialisée dans la traduction d'œuvres étrangères. Son premier roman, *La Maison d'été*, a reçu le prix Yomiuri de littérature, une distinction généralement décernée à des auteurs confirmés.

les dossiers en cours, se multipliaient. Il fallait aussi faire le plein de fournitures. Plaque de polystyrène pour les maquettes. Crayons à dessin de la marque Staedler Lumograph. Gommages de la marque Uni. Papier calque. Papier à lettres. Certains membres de l'équipe, qui fuyaient le salon de coiffure d'Aoguri, filaient se faire couper les cheveux, tandis que d'autres couraient chez leur dentiste. Quant à moi, qui n'étais là que depuis moins de quatre mois, je n'avais aucune idée de ce que je devais faire pour me préparer. Je me suis contenté de prendre un livre de recettes pour débutants, me disant qu'il me serait utile les jours où je devrais cuisiner.

Mme Yoshinaga, responsable de la comptabilité, deux autres employées qui avaient marié et enfants, ainsi que deux membres de l'équipe chargés de superviser un chantier récemment lancé, étaient de garde au bureau de Kita-Aoyama. L'épouse du maître était à la tête d'une clinique pédiatrique à Yoyogi-Uehara, et elle ne quittait que rarement Tokyo.

"Derrière ce récit d'observations discrètes et d'amours éphémères se cache une histoire de création, de destruction et de grandeur."

Les meilleurs romans de l'année de *Electric Literature*

"Un roman foisonnant d'idées sur l'art, la vie et l'amour."

Kirkus Reviews

Extrait

"Le maître était toujours le premier à se réveiller à la Maison d'été. J'ai ouvert les yeux peu après l'aube. Allongé dans mon lit étroit, j'ai tendu l'oreille aux bruits du rez-de-chaussée. J'ai attrapé ma montre posée sur la table de chevet et j'ai scruté le cadran dans la pénombre. Cinq heures passées de cinq minutes.

Je dormais dans la bibliothèque située à l'étage, juste au-dessus de l'entrée, où l'on avait installé un lit. Au petit matin, une série de sons étouffés résonnaient sous mon matelas, comme s'ils remontaient le long des vieux piliers et des murs en bois.

Il y avait d'abord le claquement de la barre de verrouillage de la porte d'entrée quand on la retirait avant de la déposer contre le mur.

Puis, il fallait faire glisser la grande porte coulissante dans sa rainure, à gauche, avant d'ouvrir la porte derrière elle à cent quatre-vingt degrés jusqu'à ce qu'elle touche le mur de la maison. On devait alors attacher un crochet en corde de chanvre à la poignée en laiton pour l'empêcher de claquer avec le vent. Il ne restait plus qu'à tirer la porte moustiquaire intérieure. Ces bruits m'indiquaient que le maître était sorti pour sa promenade. L'air, rafraîchi par la forêt durant la nuit, s'infiltrait lentement à travers la porte moustiquaire. Et la Maison d'été retombait dans le silence.

Les oiseaux, encore plus matinaux que le maître, étaient les premiers à briser la tranquillité de l'aube dans cette forêt paisible, perchée à plus de mille mètres d'altitude. Leurs noms m'ont traversé l'esprit. Pic épicé, gros-bec masqué, gobe-mouche bleu, merle, gobe-mouche narsisse... Certains continuaient de m'échapper, même si je reconnaissais leur chant.

Illustration de couverture :
Emilie Seto

© Artid et Coulibiane

© Tōru Matsue

AFRIQUE

Éditions
du sous-
sol

*“Sous terre,
sous terre,
voilà où je suis bien.”*



Il arrive que la littérature naisse de l'absence. C'est dans ces marques – celui d'un être aimé, celui d'une part de soi – que prennent racine les deux récits proposés par les Éditions du sous-sol au mois de septembre.

Sergio del Molino part d'un constat vertigineux : l'absence d'un mot désignant des parents ayant perdu leur enfant. Cette inexistence est le postulat de départ de *L'Heure violette*, magnifique récit dans lequel l'auteur espagnol navigue entre infra-ordinaire, fragments d'hospitalisation, réminiscences musicales et résonances littéraires pour livrer une émouvante lettre d'amour à son fils disparu.

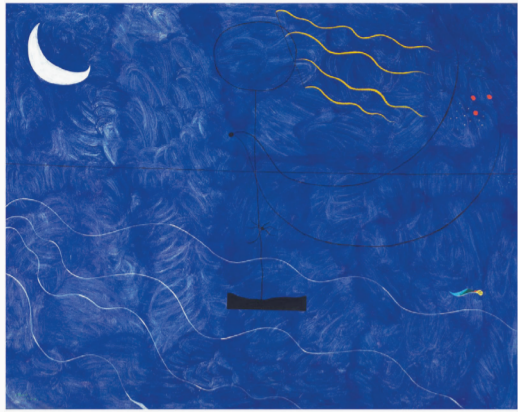
Il rejoint ainsi la grande lignée de la littérature du deuil, aux côtés de Bernard Chambaz, Camille Laurens ou encore Laure Adler ; une littérature qui s'écrit au plus près de l'indicible.

Emmelene Landon, quant à elle, explore les territoires lumineux de l'amitié. Dans *Amphibienne* le lecteur découvre la relation pure entre deux femmes ; l'une, autrice et peintre de marine, l'autre, professeure de français et nageuse ivétérée. Au fil de ces pages, aux airs de journal d'amitié, se déploient tendresse, chaleur et élans partagés pour l'art et la littérature. Jusqu'à l'irruption d'un drame, une attaque de requin faisant du corps d'une des deux protagonistes le théâtre d'un traumatisme. Le récit se mue alors en une reconquête : celle d'un vivant qui insiste.

Vibrant, presque incantatoire, *Amphibienne* est une célébration de l'élan vital.

Deux récits, deux reconquêtes, par les mots et par l'invisible lien entre les êtres.

Emmelene
Landon



Amphibienne

Éditions
du sous-
sol

*Journal d'amitié,
Amphibienne
d'Emmelene Landon
est le récit, par-delà le
traumatisme et
l'amputation, d'une
célébration du vivant.
Un texte formidable
et envoûtant.*

Baigneuse, Joan Miró, automne 1924

© Successió Miró / Adagp, Paris, 2026

Extrait

“Personne n'aime nager comme toi. Tu fends la peau de l'eau qui sépare la mer et l'air. Tu traces comme une flèche dans l'étendue mouvante des taches de clarté et des éclaboussures. Un de ces jours, tu respireras comme un poisson grâce au futur cristal de cobalt rouge, une éponge à oxygène découverte par une chercheuse danoise.

Je t'ai rencontrée presque par hasard. Disons que j'étais dans ton environnement, lors d'une escale, en attendant d'embarquer à bord du D'Entrecasteaux, un bâtiment de soutien et d'assistance d'Outre-Mer basé à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie. Être en escale, c'est comme faire un petit tour en mer, à l'inverse : dans les limbes, sur une terre incertaine, instable, presque liquide. Tous les marins connaissent cet état passager avant de retrouver le large, là où les humains doivent s'entendre pour rester à flot. [...]

Emmie à Phuong, le 24 juin 2019

‘Comment va l’hémisphère Sud? Comment vas-tu? William, la belle Alice qui doit grandir grandir grandir, et Émile en Australie? Toutes mes pensées sont avec toi. Nos projets prendront forme. J’apprécie aussi cette lenteur, cette justesse. On sait trop peu sur l’Océanie, sur ceux qui y vivent. Les enjeux qui s’y jouent sont ceux de nous tous. Et dans cette écriture je pense à toi tous les jours.’

Phuong à Emmie, le 28 juin 2019

‘Que tes mots me mettent en joie! Et j’aime cette idée que tu penses à moi tous les jours. Sache que de l’autre côté de la terre ta force solaire retentit face au rivage, dans l’eau aux côtés de la tortue, du poisson-coffre, autour de la table en bois de la cuisine recouverte de bonnes choses à manger et à boire, sur mon bureau, sur le piano où ta peinture cartographiée a pris place avec douceur.’

Emmie à Phuong, le 10 juillet 2020

‘Horizon et huis clos, ces deux aspects de la vie des marins collent à mon imaginaire. Par ailleurs, grâce à la lecture, à la peinture, je comprends mieux, d’une manière abstraite, les flots, les vents, les courants, la houle, les constellations et les espèces marines comme indices de la navigation.’

RELATIONS PRESSE :
Géraldine Ghislain
06 23 93 26 48 /
geraldine.ghislain@julliard.fr

FESTIVALS, SALONS ET RÉSEAUX SOCIAUX :
Philippe Savet
01 53 67 15 02 /
philippe.savet@julliard.fr

Assistés de
Io Paula de la Vega Rosales
01 53 67 14 45 /
iopaula.delavegarosales@julliard.fr

RELATIONS LIBRAIRES :
Bureau Virginie Migeotte
Kattel Daveau
06 20 53 77 90
kdkdaveau@gmail.com

DIFFUSION / DISTRIBUTION :
Interforum
COMMERCIAL :
Stéphanie Gautheret
01 44 08 84 18 /
stephanie.gautheret@julliard.fr

ADRESSE MAIL :
contact@editions-du-sous-sol.com

22, rue du Pont-Neuf,
75001 Paris

03/09/2026

Littérature française / Récit

AMPHIBIENNE

Le texte prend la forme du journal d’une amitié dont la teneur autobiographique n’est pas dissimulée, et qui s’étend de 2019 à 2024. Emmie, écrivaine et peintre de marine alors en escale, rencontre Phuong à Nouméa à l’occasion d’une visite du centre culturel Tjibbou, dirigé par son mari. C’est un coup de foudre amical. Emmie rentre à Paris où elle vit et où est installé son atelier. Le journal, adressé à son amie, tient lieu de dialogue. Elles discutent de leur rapport à la mer, Emmie a eu l’occasion d’entreprendre de longues navigations et l’océan est très présent dans son art, tandis que Phuong y voit un lieu de ressource, elle nage quotidiennement à l’Anse-Vata, l’eau est son élément. Elles évoquent aussi leur relation au vivant, à la Nature, leur crainte face au traitement qui lui est réservé, le réchauffement climatique, la création et bien sûr l’amitié. Une date vient brusquement interrompre le cours de cette relation : le 29 janvier 2023, alors qu’elle nage comme tous les jours, Phuong est attaquée par un requin. Elle survit à ce

9 782386 630675
SORTIE : 03/09/2026
ISBN : 978-2-38663-067-5
PRIX : 19 euros

FORMAT : 125/200 mm
PAGINATION : 160 pages
DOMAINE : Littérature française / Récit

qu'elle tient à appeler “l’assaut”, mais son état est critique. Transportée en Australie pour être soignée, elle entame alors une très longue période de reconstruction. Elle a perdu une main, deux doigts et le pouce de l’autre, un grand morceau de la cuisse. La suite du récit ne perd rien en chaleur ni en joie. Le questionnement des deux amies autour de la Nature et de la place de l’homme en son sein se poursuit dans la même direction. Il gagne, avec l’accident, en profondeur et se teinte d’une dimension plus spirituelle. Phuong décrit ainsi la beauté du regard qu’elle a échangé avec le requin. Elle s’interroge sur les changements d’écosystème qui ont conduit à la multiplication des attaques. En parallèle, et comme à distance, le journal témoigne de la situation politique en Nouvelle-Calédonie. Phuong, remise sur pied, vient en France poursuivre sa convalescence. Leur compagnonnage se poursuit alors dans une forme de quiétude inespérée, sans jamais que cette force de vie ne tombe dans l’écueil de la résilience.

Phuong à Emmie, le 13 juillet 2020

‘ Ici, l’eau de la mer est saisissante. Nous ne sommes pas très nombreux, les fous de l’appel de l’eau, des poissons et des raies. Immanquablement, j’en ressors revigorée, pleine d’élan pour les choses à accomplir quotidiennement, des lycéens stressés par des notes toujours plus hautes, mais alors qui ne veulent plus rien dire. Je m’inquiète de cette vision de la réussite, pas d’intérêt pour l’apprentissage en tant que tel mais seulement des notes meilleures que les autres. Je lis alors Edgar Morin, Les Sept Savoirs nécessaires à l’éducation du futur : ‘Enseigner l’identité terrienne, la condition humaine, des compréhensions mutuelles entre humains...’

En ce moment, je me sens bien, alors que quelques semaines plus tôt pas top, des gens au lycée se mettent inutilement la pression à mon sens, comme si le Covid n’était qu’un détail insignifiant. Je me sentais oppressée par ce retour à la vie qui devait à toute vitesse ressembler à celle d’avant. Bizarre, ce naturel qui revient au galop, qui éclabousse vite fait bien fait les réflexions que l’on a eues durant le confinement.’

03/09/2026

Littérature étrangère / Récit

L'HEURE VIOLETTE

Comme Sergio del Molino le définit lui-même : “Ce livre est un dictionnaire à une seule entrée, la quête d’un mot qui n’existe pas [...] : celui par lequel on nomme les parents qui ont vu leurs enfants mourir.”

C’est pleinement conscient de cette impuissance du langage que l’auteur tente de cerner les contours de la douleur, de cette douleur innommable qui ne le quitte jamais et qui le plonge dans un crépuscule continu ; cette “heure violette”, selon l’expression empruntée au poète T. S. Eliot. Cherchant les mots juste, il entreprend le récit de l’hospitalisation de Pablo, son fils, atteint d’une leucémie rare à l’âge de dix mois, et de sa mort.

9 782364 689732
SORTIE : 03/09/2026
ISBN : 978-2-36468-973-2
PRIX : 22 euros

FORMAT : 140/205 mm
PAGINATION : 228 pages
DOMAINE : Littérature étrangère / Récit

L'Heure violette est un récit sensible où références musicales et littéraires dialoguent avec la cruauté. Une magnifique lettre d’amour d’un père à son fils disparu.

Traduit de l’espagnol par Eric Reyes Roher.

LA RENTRÉE DES ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Éditions
du sous-
sol

www.editions-du-sous-sol.com

Septembre 2026



© DR

Emmelene Landon

Née en Australie en 1963, Emmelene Landon a fait l'École des beaux-arts de Paris. Réalisatrice de trois films, elle est aussi peintre et productrice de radio. Elle a publié plusieurs livres dont *Le Tour du monde en porte-conteneurs*, *Marie-Galante* ou *Debout*.

Dans mes peintures, les tons chauds plongent vers des tons plus froids, une vision brouillée, translucide. En descendant vers les profondeurs, le rouge disparaît en premier, puis le jaune, et ensuite le vert, pour atteindre un monochrome bleu/noir. Comment représenter les contours sous l'eau ? J'aspire à la douceur de la matière, des corps, des courants invisibles aperçus par d'autres sens, le toucher ou ce qu'on ressent à travers la peau. Pas de ligne droite dans l'eau en dehors du contour des lunettes ou du hublot pour l'œil humain. En plein hiver dans mon atelier à Paris, la peinture m'aide à penser l'Océanie.

Parfois, la vision devient horripante : les îles ne coulent pas, le niveau de l'océan monte. Qu'emmèneront les liens quand ils n'auront pas d'autre choix que de partir ? Et que deviendront tous les mammifères, reptiles, marsupiaux, les oiseaux et les insectes ayant la possibilité de s'envoler ? Combien de temps pour évacuer le terrain gagné par l'océan ?

L'air nous dessèche ; l'eau nous porte, tu aimes dire. Née au Vanuatu, à six ans tu es partie avec ton père et tes trois sœurs sur l'île d'en face, la Nouvelle-Calédonie, où tu feras ta vie : études littéraires, ton métier de prof de français, ta famille avec ton compagnon William, ton fils Emile et ta fille Alice. Tu as toujours vécu sur une île en Océanie.



© Pedro Carrillo Rubio

Sergio del Molino

Né à Madrid en 1979, Sergio del Molino est écrivain et journaliste. Il est notamment l'auteur de *Histoire de ma peau* (Éditions du sous-sol, 2023) et de *La España vacía* (2016). Il collabore avec de nombreux journaux dont le *New York Times*, le *Guardian* ou encore *El País*. *L'Heure violette* est son deuxième livre traduit en français.

et instillent la peur. Le deuil, on l’endure à cran ou en dosant ses trajets à la pharmacie, jamais auprès des dealers.

Dans la solitude des stores baissés jusqu’au stop bricolé à l’aide de livres, le chagrin s’agglutine sur les objets animés qui roupètent et s’abîment et s’enferment dans des cartons soigneusement marqués. Le chagrin transfère aux objets l’amour qui ne peut être déversé sur la chair. Nostalgie d’un corps auquel nous ne donnerons plus de baisers ni de caresses ni de bains. Un corps figé dans des milliers et des milliers de photos.

Privés de la chair que nous n’avions pas même commencée à déliter de la nôtre, nous semons l’amour sur tous les objets de la maison. Par simple pulsion biologique, par simple nécessité animale. Mammifères ensauvagés traquant l’odeur de leur petit dans tous les recoins de la cage. Loups hurlants, gorilles aliénés. C’est ce que nous sommes dès lors que nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes.”

Extrait

“C’est la chaleur et non le chagrin qui m’empêche de dormir cette nuit. L’orage qui grondait depuis le début de la soirée a enfin éclaté, et sa brise chargée d’ozone me tient davantage en éveil. Sans un bruit, je baisse le store dans la chambre où Cris semble dormir. La pluie s’engouffre parfois à travers la fenêtre et quelques gouttes glissent déjà le long du radiateur. Je me comporte en homme sensé, maître de sa maison, instinctivement obligé de la protéger des éléments. Afin de laisser un entrebâillement entre le rebord de la fenêtre et le store, je place un ou deux livres anciens pour arrêter ce dernier. Il est cassé et n’admet que deux positions : totalement ouvert ou totalement fermé. Plutôt que de le réparer, nous calons quelques livres, qui se dégradent à leur tour sous l’effet du vent et de la pluie.

Le store est cassé depuis de longs mois. C’est le premier d’une série d’objets dont le dysfonctionnement nous est apparu comme un augure, comme si l’appartement cherchait à nous prévenir ou qu’il se morfondait par anticipation. Depuis que Pablo est tombé malade, les appareils se sont détraqués

un à un, mettant en scène une métaphore électrique et mécanique de la brisure de notre enfant. Le lave-vaisselle, acheté à sa naissance, a cessé de laver quelques jours après l’annonce du diagnostic. Les ampoules ont grillé sans que personne les remplace. Celle des toilettes pour commencer, puis les deux de l’entrée, et encore deux autres dans le couloir. La lampe de la salle à manger est tombée en plein déjeuner avec des amis quelques jours avant la fin. À la mort de Pablo, l’un des néons de la cuisine ne s’est plus rallumé. Et enfin, c’est l’halogène de ma lampe de chevet, celle qui éclairait mes nuits blanches, qui s’est éteint. Ces deux derniers sont possiblement des messages envoyés par mon fils. Le premier m’est incompréhensible, mais le second est une invitation à aller me coucher. Pablo voulait toujours que j’aille me coucher.

Le réfrigérateur est tombé en panne alors que nous étions à Barcelone, et la télévision a rendu l’âme une semaine avant le diagnostic. L’iPod a été le dernier appareil à y passer. Avertissements et lamentations, augures et messages. Les objets se concertent pour trépasser l’un après l’autre, dans une série funèbre, dans l’obsession répétitive du piètre écrivain soulignant les symboles, attrapé dans un pléonasme infini. Notre histoire tout entière semble avoir été assemblée par un narrateur médiocre qui se plante sur le rythme

et les climax et puise dans les tropes rebattus et prévisibles. Tout paraît si insensément évident que je crains de ne pas être pris au sérieux. Je vis dans une maison qui réclame d’être personnifiée. Ou bien est-ce ma solitude qui s’obstine à tout personifier et à voir des causes et des effets là où il n’y a que des coïncidences ? C’est pourquoi je dis que c’est la chaleur qui m’empêche de dormir. Non pas qui est la cause de mon insomnie, mais qui provoque celle-ci. Acteur et non facteur. Les choses, les éléments et jusqu’aux substantifs qui les nomment acquièrent une volonté ou s’imprègnent de celle qui me fait défaut.

Je confère une vie aux objets parce que les objets sont la seule chose qui me reste. La plupart, remisés dans des boîtes, iront bientôt rejoindre des greniers distants jusqu’à ce que nous soyons de nouveau prêts à les toucher, à les sentir et à les écouter. Pablo, vêtements 9-12 mois. Pablo, draps berceau et linge de lit. Pablo, jouets. Pablo, Pablo, Pablo, Pablo. Son nom inscrit au marqueur sur des cartons empilés dans une parodie de déménagement, mené avec une hygiène feinte et insupportable.

Tout est fin prêt pour commencer à l’oublier. Dans quelques jours, nous partions en voyage. En Turquie pour commencer, puis en Allemagne.

*“Notre besoin
de raconter des histoires,
de fabriquer des images,
canalise la peur.”*

